

mission ne peuvent pas non plus abaisser leurs coupures au-dessous de ce chiffre. Cette obligation leur a été imposée à la fin du siècle dernier, en 1777. Auparavant, les banques de province étaient complètement libres à cet égard, et Mac-Leod, dans son *Dictionnaire d'économie politique*, nous apprend, au mot *BANK-NOTES*, qu'on usait de cette faculté de faire du papier-monnaie jusqu'au point d'abaisser à 6 pence (62 centimes) le chiffre des coupures. A cette époque les *bank-notes* de la banque d'Angleterre, qui avaient commencé par être de 20 livres, étaient encore de 10 livres, au minimum. L'émission des *bank-notes* de 5 livres ne commença qu'en 1795, ainsi que nous l'apprend Francis dans son *Histoire de la banque d'Angleterre*. En Ecosse et en Irlande, les populations sont tellement familiarisées avec les *bank-notes* de 1 livre et 2 livres, que la loi n'y a pas touché. Mais la circulation de ces *bank-notes* est restreinte à l'Ecosse et à l'Irlande; cette restriction date de 1828, elle fut imposée par la loi, à la sollicitation de la banque et malgré les protestations très-vives des propriétaires fonciers et des fermiers des comtés limitrophes de l'Ecosse. « Accoutumés que nous sommes, disait une pétition, aux avantages de ces petits billets, nous voyons avec regret que le Parlement pense à nous en priver. Les sept huitièmes des fermages et loyers se payent en monnaie d'Ecosse, et, depuis soixante-dix ans, personne n'a rien perdu à ce mode de paiement. » Malgré l'appui qu'un homme politique, qui devait plus tard jouer un assez grand rôle, sir James Graham, donna à cette protestation, la chambre n'en vota pas moins, à la majorité de 154 voix contre 45, l'interdiction en Angleterre de toute transaction monétaire avec ces billets, sous peine d'une amende de 5 à 10 livres sterling.

Les *bank-notes* étaient en usage en Suède, en Danemark, à Hambourg, dans les villes hanséatiques, et à Amsterdam, avant de l'être en Angleterre. Molynes, qui voyagea dans ces pays au commencement du XVII^e siècle, entre, dans son ouvrage intitulé *Mercatoria lex*, dans de longs détails sur les *bank-notes*, et en recommande l'usage à ses compatriotes. Cinquante ans se passèrent avant qu'on suivit son conseil. Les premières *bank-notes* ne furent guère émises qu'en 1673, et, vingt ans après seulement, en 1694, le parlement passa le premier acte relatif aux formalités qui devaient en valider la transmission.

Selon Mac-Leod, c'est en Suède qu'on aurait fait, pour la première fois, usage des *bank-notes*.

BANKOK ou **BANGKOK**, ville de l'Indo-Chine, cap. du royaume de Siam, sur les deux rives du Ménam, à 24 kil. de son embouchure dans le golfe de Siam, par 13° 40' lat. N. et 98° 50' long. E.; 350,000 hab., dont un tiers Chinois, Birmans ou Arabes, et le reste Siamois. Aucune route n'aboutit à cette ville; mais il s'y fait par eau un commerce immense; le Ménam, qui la traverse, a 400 m. de largeur et assez de profondeur pour que les gros navires remontent sans difficulté jusqu'à Bangkok. Les principaux articles de son commerce sont la laque, l'ivoire, le riz, le coton, les nids d'hirondelles, l'opium, la soie, les soieries, les nankins, etc.; c'est surtout avec la Chine, les possessions anglaises de l'Inde et les Etats-Unis qu'ont lieu les transactions commerciales. — Une partie de la ville est construite sur des radeaux au milieu du fleuve et forme une ville flottante, occupée surtout par la population active et commerçante. Ses constructions les plus remarquables sont : le palais, résidence du souverain, bâti sur une île entourée de hautes murailles, et le magnifique temple de Bouddha orné, dit-on, de 1,500 statues, dont quelques-unes colossales. Bangkok n'est devenu la capitale du royaume qu'après la destruction de Yuthia ou Siam par les Birmans, en 1766.

BANKS, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans la Pennsylvanie, à 15 kil. N.-O. de Mauch-Chunk; 3,000 hab. — Mines de charbon; castors assez nombreux aux environs.

BANKS, île du grand océan Pacifique, sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord, entre l'île de la Reine-Charlotte et le continent, par 53° 40' lat. N. et 132° 30' long. O.; elle fut découverte, en 1820, par le capitaine Parry, qui en évalue la longueur à 100 kil., et la plus grande largeur à 8 kil. Nom d'un groupe d'îles qui fait partie de l'archipel des Nouvelles-Hébrides, dans l'Océanie; la plus grande de ces îles a un périmètre qui ne dépasse pas 45 kil.

BANKS (détroit de), situé en Océanie, entre la terre de Van-Diemen et la petite île déserte qui porte le nom de *Cap-Barren*, au S.-E. du détroit de Bass. Nom d'un autre détroit des régions polaires arctiques, entre l'île Melville et la terre de Banks.

BANKS (presqu'île de), langue de terre de la Nouvelle-Zélande, sur la côte orientale. Cette presqu'île, qui s'avance dans le Pacifique à une distance de 80 kil., a été, à tort, regardée comme une île par quelques auteurs.

BANKS (terre de), nom d'une île très-vaste et encore mal explorée de l'océan Glacial arctique, dans la partie la plus septentrionale de l'Amérique du Nord; cette terre, qui n'a pas moins de 300 kil. du N. au S. et de 180 kil. de l'O. à l'E., est séparée à l'E. de la

terre du Prince-Albert par le détroit du Prince-de-Galles, et au N. de l'île Melville par le détroit de Banks.

BANKS (Jean), poète tragique anglais, florissait à la fin du XVII^e siècle. Il a composé plusieurs tragédies dans le style emphatique du temps et qui eurent un succès de vogue. Voici les titres de quelques-unes de ces œuvres oubliées : *les Rois Rivaux* (1677); *la Destruction de Troie* (1679); *les Reines d'Albion ou la Mort de Marie, reine d'Ecosse* (1684); *Cyrus le Grand* (1696), etc.

BANKS (Jean), écrivain anglais, né à Sunning en 1709, mort en 1751. Il exerça tout à tour les professions de tisserand, de libraire et de relieur. Il est surtout connu comme écrivain par un *Examen critique de la vie d'Oliver Cromwell*, ouvrage célèbre en Angleterre, et qui a été souvent réimprimé.

BANKS (Thomas), sculpteur anglais, né en 1735, mort à Londres en 1805. Il commença en Angleterre l'étude du dessin et de la sculpture, et alla se perfectionner en Italie. Après quelques années de séjour à Rome, il revint dans son pays, rapportant avec lui une statue de l'Amour : ce morceau obtint de grands éloges et fut acheté par Catherine II, impératrice de Russie, qui le fit placer dans les jardins de Tsarkoe-Selo. De même que John Bacon, Banks traita avec plus de succès les figures isolées que les groupes : ses mausolées de Nelson et du capitaine Burgess, dans l'église Saint-Paul, sont des compositions assez médiocres. On cite, au contraire, comme des ouvrages d'une grande pureté de style : une statue de *Caractacus*, la *Chute d'un Titan* (marbre, appartenant à l'Académie royale), *Achille pleurant la perte de Briseïs* (plâtre, appartenant à la British-Institution), *Thésis consolant Achille* (bas-relief en marbre à la National-Gallery), *Achille mettant son casque* (statuette en terre cuite, Collection de M. E. H. Corbould). Le mausolée de sir Eyre Coote, à Westminster, est encore une œuvre de mérite. Banks avait été reçu membre de l'Académie royale.

BANKS (sir Joseph), célèbre naturaliste anglais, né à Londres en 1743, mort en 1828. Sa famille était d'origine suédoise, et son aïeul avait exercé la médecine dans le comté de Lincoln, où son habileté généralement reconnue lui avait permis d'amasser une fortune considérable. Le jeune Banks étudia d'abord au collège de Harrow, puis au collège de Christ, à l'université d'Oxford. Il n'avait pas encore terminé ses études, lorsque la mort de son père, en 1761, vint le rendre maître de lui-même et d'une grande fortune. Au lieu de se livrer aux dissipations de son âge, il s'adonna tout entier à l'étude des sciences naturelles et surtout de la botanique. L'histoire naturelle, qui était restée jusqu'alors fort négligée, venait d'attirer subitement l'attention, grâce aux travaux de deux savants illustres, Buffon et Linné. Mais, malgré les descriptions éloquentes du premier et les ingénieuses classifications du second, il était facile de comprendre que, si les bases de la science étaient posées, on manquait encore de la plupart des éléments nécessaires pour la constituer d'une manière définitive. Des milliers d'êtres organiques ou inorganiques, répandus dans des contrées étrangères, étaient encore inconnus, et ce sont ces éléments éparpillés qu'il importait de trouver, d'observer et de collectionner. C'est ce que comprit Joseph Banks, et il résolut de consacrer sa vie et sa fortune à cette grande œuvre. Après avoir passé deux ans à étudier les œuvres de Buffon et de Linné, à herboriser pour se former une collection aussi complète que possible des plantes que produit l'Angleterre, à enrichir sa bibliothèque de tous les livres relatifs à sa science favorite, il profita, en 1763, de l'offre que lui fit un de ses amis, capitaine de vaisseau, pour aller visiter les froides régions de Terre-Neuve et du Labrador. Il en rapporta une foule de produits différents de ceux que l'Europe connaissait, et en enrichit sa collection naissante. Encouragé par le succès de ce voyage, il demanda à faire partie de l'expédition qui fut envoyée, en 1768, sous le commandement du célèbre Jacques Cook, dans les mers du Sud. Cette expédition avait pour but d'observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, et de poursuivre les découvertes faites dans cette région par Anson, Byron, Wallis et Carteret. Banks proposa de faire servir également ce voyage au progrès des sciences naturelles, et, sa demande ayant été accueillie, il consacra une partie de sa fortune à assurer la réussite de ses projets. Non-seulement il réunissait les instruments et tous les appareils nécessaires aux observations physiques et à la conservation des objets divers qu'il voulait rapporter, mais encore il fit une provision considérable d'ustensiles et de produits divers, destinés à améliorer l'existence des sauvages qu'il allait visiter. Il prit pour compagnon de voyage le docteur suédois Solander, élève de Linné, fit embarquer avec lui deux peintres pour dessiner ce qu'il ne pourrait collectionner, un secrétaire, et enfin quatre domestiques qui devaient l'accompagner dans ses excursions. Quand tous ses préparatifs furent terminés, il s'embarqua sur l'*Endeavour*, qui quitta Plymouth le 26 août 1768. A peine nos voyageurs eurent-ils gagné le large, qu'ils voulurent utiliser les instruments dont ils étaient munis pour explorer les profondeurs de la mer, et ils en retirèrent des poissons, des

crustacés, des mollusques, dont plusieurs étaient encore inconnus des savants. Arrivés à Madère, ils profitèrent de quelques jours de relâche pour visiter les curiosités naturelles de l'île, et recueillir des oiseaux, des insectes, des minéraux de toute nature. Partout où s'arrêtait le navire, ils saisissaient toutes les occasions possibles d'augmenter leur trésor de richesses naturelles, et quand le navire était en marche, ils s'occupaient à classer ces richesses et à en assurer la conservation. A Rio-Janeiro, dont le gouverneur ne pouvait comprendre que des hommes pussent entreprendre des excursions pénibles au milieu d'un pays presque désert, sans y être poussés par quelque dessein perfide, Banks et Solander coururent de graves dangers; mais rien ne pouvait arrêter leur désir de travailler pour la science, et ils rapportèrent une riche moisson de plantes et d'insectes. Toutes les îles de la baie de Rio furent visitées, ainsi que les côtes de la Patagonie, la Terre de Feu, Otaïti; partout Banks affronta mille périls, et partout sa fermeté, son activité merveilleuse surmontèrent les obstacles; il est venu pour tout observer, rien ne peut échapper à son observation. A Otaïti, il veut assister à une cérémonie funèbre; mais, pour cela, il faut se laisser peindre de noir de la tête aux pieds; il se fait peindre, et la crainte d'être reconnu malgré ce bizarre déguisement ne l'arrête pas. Il avait appris la langue du pays; il avait gagné la bienveillance des sauvages en leur donnant des instruments d'agriculture, des graines de plantes comestibles, et une foule d'autres objets qui leur plaisaient par leur nouveauté même; leur confiance en lui était si grande qu'ils le chargeaient quelquefois de décider leurs différends, et que, lorsqu'un vol avait été commis par l'un d'eux, le voleur, qu'il savait toujours découvrir, n'osait pas refuser de rendre ce qu'il avait pris. Si l'on ne fut ainsi rentré en possession du quart de cercle qui avait été adroitement enlevé par un insulaire, le but principal de l'expédition, l'observation du passage de Vénus, aurait été manqué. « Une seule fois, dit Cuvier dans son *Eloge de Banks*, il n'osa se faire rendre justice; mais ce fut lorsque la reine Obéréa, l'ayant logé trop près d'elle, lui fit, pendant la nuit, voler tous ses vêtements; et l'on conviendra qu'en pareille occurrence il n'eût pas été galant de trop insister sur son bon droit. »

L'*Endeavour* ayant remis à la voile relâcha à la Nouvelle-Zélande, puis à la Nouvelle-Hollande, dans une baie si abondante en végétaux qu'elle a reçu le nom de *Botany-Bay*. Sur la côte de la Nouvelle-Galles du Sud, le navire faillit être englouti, et cet accident fut surtout fatal à Banks, qui, pendant l'opération du radoub, perdit une partie des richesses si péniblement amassées. En suivant la côte nord du continent, il put heureusement en recueillir de nouvelles et trouva, entre autres, le kangourou, jusqu'alors inconnu des naturalistes. Après avoir visité la Nouvelle-Guinée, touché à Batavia, où Banks et Solander faillirent être victimes d'un climat meurtrier, côtoyé l'Afrique, doublé le cap de Bonne-Espérance et mouillé à Sainte-Hélène, l'*Endeavour* jeta l'ancre dans la Tamise, le 12 juin 1771. Les voyageurs se virent accueillis par les applaudissements unanimes, non-seulement de l'Angleterre, mais de toute l'Europe. Deux ans après, Banks voulut accompagner Cook dans un second voyage d'exploration; mais celui-ci, soit qu'il ne voulût point voir encore une fois le naturaliste partager la gloire du navigateur, soit qu'il craignît de se trouver gêné dans la liberté de ses manœuvres, accueillit assez mal la proposition et fit même détruire, sur son navire, les préparatifs que Banks y avait ordonnés. Banks renonça donc à accompagner Cook; mais bientôt après, il nolisait un bâtiment à ses frais et mettait à la voile en 1772, accompagné de son ami Solander et du docteur suédois Uno de Troil. Après avoir visité l'île de Staffa, constaté sa singulière formation géologique et découvert sa grotte basaltique, devenue depuis lors si célèbre, Banks arriva en Islande. Là, il se livra d'abord à ses recherches ordinaires, et il étudia longtemps cette île si remarquable par ses geisirs, ses amas de basalte, ses matières volcaniques, ses végétaux, etc.; puis les mœurs, la langue, la religion, la littérature du pays attirèrent aussi son attention. Il fit plus encore, il devint pour les Islandais un bienfaiteur; il attira l'attention du gouvernement danois sur les améliorations qu'on pouvait apporter à leur état social, et, pendant deux semaines, lui ravagèrent cette île, il fit venir, à ses frais, des cargaisons de blé. De retour en Angleterre, après ce voyage qui fut le dernier, il passa le reste de sa vie à coordonner les matériaux qu'il avait amassés, à vivre au milieu des savants et à correspondre avec les hommes les plus célèbres de l'Europe. La présidence de la Société royale de Londres étant venue à vaquer par suite de la démission de Pringle, il fut porté au fauteuil (1778), et, malgré une opposition passagère, réélu chaque année jusqu'à sa mort. Elevé à la dignité de baronnet en 1781, décoré de l'ordre du Bain en 1795, il fut, deux ans après, nommé conseiller d'Etat et membre du conseil privé; enfin, en 1802, l'Institut de France tint à honneur de s'associer cet homme éminent. Après avoir souffert cruellement de la goutte, dans les dernières années de sa vie, Banks mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, sans laisser de postérité. Les services que ce grand homme

de bien a rendus à sa patrie, à l'humanité et aux sciences sont incalculables. Il dessécha les marais du comté de Lincoln, perfectionna les instruments de labourage, etc. L'Angleterre lui doit en partie la propriété de la Nouvelle-Galles du Sud. Après avoir amélioré le sort des sauvages, en leur communiquant quelques-uns de nos arts les plus utiles, il a introduit en Europe une foule de beaux arbustes qui ornent aujourd'hui nos jardins et nos promenades. La France lui doit la restitution des papiers concernant le voyage de La Pérouse et d'Entrecasteaux. Ajoutons enfin, comme un des traits les plus saillants de ce beau caractère, qu'il mit son riche cabinet d'histoire naturelle et sa bibliothèque, en quelque sorte, à la disposition du public. C'est avec une complaisance sans pareille qu'il communiquait aux savants les trésors scientifiques qu'il avait acquis au prix de tant de sacrifices et de tant de dangers, et dont Broussonnet, Goertner, Wahl et tant d'autres naturalistes tirèrent un si grand parti. En mourant, il a légué au Musée britannique ses collections et sa riche bibliothèque d'histoire naturelle, dont Dryander avait dressé le *Catalogue* sous ses yeux (1796-1800). C'est un monument de bibliographie scientifique qui a été très-utile aux naturalistes. Les écrits de Banks consistent en quelques articles et mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques* et autres recueils. Il a publié séparément un *Essai sur la grotte de Staffa* et un *Essai sur les causes des maladies des bêtes*. Cook a donné le nom de *Banks* à une île située au S.-E. de la Nouvelle-Zélande. Depuis, ce nom a été également donné à d'autres terres.

BANKS (Henry), historien politique anglais, mort en 1835, fut pendant plusieurs années membre du Parlement et conservateur du British-Museum. Il publia, en 1818, une *Histoire civile et constitutionnelle de Rome*, (2 vol. in-80).

BANKS (Percival-Weldon), écrivain anglais, né en 1806, mort en 1850, fut inscrit au barreau anglais le 30 janvier 1835. Il écrivit, sous le pseudonyme de Morgan Rattier, dans le *Fraser's Magazine* et autres publications périodiques.

BANKS (Thomas-Christophe), généalogiste et antiquaire anglais, né en 1764, mort en 1854, a publié l'*Extinction des baronnies en Angleterre* (Londres, 3 vol. 1807-1809); l'*Histoire des familles de l'ancienne pairie d'Angleterre* (Londres, 1826), et divers ouvrages de généalogie.

BANKS (Nathaniel Prentiss), général américain, né à Waltham (Massachusetts) en 1816. D'une condition plus que modeste, il dut, au sortir de l'enfance, entrer dans la fabrique de coton où travaillaient ses parents. Doué d'une vive intelligence et d'un profond amour pour le travail, il s'instruisit tout seul, et si bien, qu'il put bientôt faire des lectures publiques, et qu'en 1842 il était, en qualité de rédacteur propriétaire, à la tête d'un journal. En véritable Américain, il se lança aussitôt dans l'arène politique. Il attira l'attention du président Polk, qui lui donna un emploi dans la douane de Boston, et, en 1849, il fut nommé membre de la chambre des représentants du Massachusetts. Appelé, en 1851, à la présidence de cette chambre, il fit preuve d'une remarquable aptitude à diriger les discussions parlementaires, et commença à jouer un rôle politique important. Après avoir siégé dans l'assemblée chargée de reviser la constitution de cet Etat, il fut envoyé, en 1852, au congrès des Etats-Unis, qui le choisit pour président (*speaker*) en 1854. Deux ans après, la confiance de ses concitoyens l'éleva à la première magistrature de son Etat natal. A la fin de son mandat comme gouverneur, Banks devint directeur de la compagnie du chemin de fer central de l'Illinois, compagnie qui a fourni aux armées américaines trois généraux : Mac-Clellan, Banks et Burnside.

Lorsque éclata, en 1861, la guerre de la sécession, Banks se prononça énergiquement en faveur du maintien de l'Union. Les officiers manquant à l'armée improvisée par le président Lincoln, Banks, à qui ses fonctions administratives avaient donné une certaine entente des affaires militaires, fut nommé d'emblée major général, grade qui équivalait à celui de général de division, et il reçut le commandement du cinquième corps de l'armée du Potomac. Le 23 mars 1861, il défit à Winchester le général séparatiste Jackson, puis il marcha sur Baltimore, qu'il mit en état de siège et occupa Harper's-Ferry au mois de juillet suivant. Mis, en 1862, à la tête de l'armée qui devait opérer dans la Shenandoah, il déploya une grande activité et remporta d'abord quelques avantages; mais, ayant été obligé de se séparer d'une partie de ses forces, qu'il envoyait au secours de Mac-Dowell, son corps d'armée essuya successivement, le 23 et le 24 mai, deux graves échecs à Front-Royal et à Winchester. Rejeté un instant par le général Jackson au delà du Potomac, il put néanmoins faire sa jonction avec les troupes de Mac-Dowell et de Frémont, et Pope prit le commandement de toutes ces forces. Le 9 août suivant, Banks livra avec son corps d'armée, à Cedar-mountain, un combat sanglant, mais indécis, contre Jackson. Bientôt après, il prenait une part très-active au conflit formidable des deux armées, d'abord sur le Rappahan-